

Maurice Sartre, *Le Bateau de Palmyre. Quand les mondes anciens se rencontraient. VI^e siècle av. J.-C./VI^e siècle ap. J.-C.*, Éditions Tallandier, Paris, 2021.

Dans l'introduction de son ouvrage, Maurice Sartre signale que, si le monde antique est plus resserré que celui qui nous est contemporain, on peut cependant questionner une forme de globalisation ou de mondialisation à l'échelle des territoires connus, qui ne serait toutefois en rien comparable à celle que nous connaissons actuellement. L'objectif de son ouvrage est de saisir le degré de connaissances que les peuples méditerranéens ont les uns des autres, dans la mesure où ils se connaissent et partagent le même cadre de vie. L'organisation générale de son ouvrage, selon un plan géographique, lui permet de faire le point sur les différentes aires et d'envisager l'interconnexion des civilisations.

Dans le premier chapitre « Pythéas et *Ultima Thulé* », Maurice Sartre vise à transcrire la connaissance que les Anciens, notamment les Romains et les Grecs, ont du nord de l'Europe. L'exemple de Pythéas, qui aurait voyagé très au nord de la Grande-Bretagne au IV^e siècle av. J.-C., permet à Maurice Sartre de faire un point précis sur les régions d'Europe connues des Grecs, d'abord, puis des Romains. Elles s'avèrent assez nombreuses notamment parce qu'on retrouve des traces archéologiques d'une présence Méditerranéenne du Danemark à la Russie en passant par la Lituanie. Si le nord de l'Europe intéresse surtout quelques érudits et quelques marchands, il n'est pour autant pas totalement méconnu dans l'Antiquité, bien au contraire.

Dans le deuxième chapitre, « Faire le tour de l'Afrique », il est question de la connaissance que les Anciens avaient du continent africain, qu'ils se représentaient comme un triangle, dont la pointe serait située au sud. Les Anciens, et les Égyptiens en tête, avaient conscience du fait qu'il était possible de faire le tour de l'Afrique, et plusieurs écrits revendiquent un tel périple et en témoignent, parmi lesquels au moins un, si ce n'est plusieurs, seraient fiables, selon Maurice Sartre. L'intérieur des terres n'était pas non plus étranger aux Anciens qui avaient toutefois des difficultés à aller au-delà du Sahara mais savaient que des populations, avec lesquelles ils commerçaient, vivaient au-delà. En conséquence, si peu de textes rendent compte de l'importance de l'Afrique, les Anciens n'en ignoraient pas pour autant l'immensité.

Le troisième chapitre, « Le Trône d'Adoulis », présente une région d'Éthiopie, proche de la mer Rouge, et qui se trouvait être une grande plateforme d'échange dans l'Antiquité, de même que ses quelques cités voisines. Les échanges y étaient évidemment matériels, et c'est ainsi que les Égyptiens, par exemple, pouvaient se procurer des éléphants, des écailles de tortue ou encore des aromates, mais ces marchés centralisaient également des échanges culturels dans la mesure où des populations du sud de l'Afrique mais également européennes et asiatiques rentraient en contact pour échanger ces produits rares. Maurice Sartre signale à ce titre que, dans cette région, la langue grecque est une véritable *koinè* que les peuples emploient comme une langue de communication, signe d'une véritable interpénétration culturelle et civilisationnelle.

Le tour de l'Afrique se poursuit dans le quatrième chapitre intitulé « Rêve d'encens », et qui se propose d'explorer la relation des Anciens à la péninsule arabique, largement explorée et exploitée dans l'Antiquité par les peuples méditerranéens. L'auteur retrace les différents contacts qui ont pris place, notamment du fait d'expéditions qui ont pu être commanditées par les souverains, et ce notamment parce que cette région concentre de nombreuses richesses en matières premières. Maurice Sartre nous rappelle que les sources

primaires sont nombreuses et sont loin d'être du seul fait des civilisations grecques et latines : plusieurs inscriptions, notamment en nabatéen, témoignent de contacts, d'échanges et d'incursions qui signalent une véritable mise en réseau des civilisations antiques.

Dans « Naviguer avec la mousson », cinquième chapitre de l'ouvrage, l'auteur se propose de faire le point sur l'interconnexion de la péninsule arabique et des territoires indiens. Il apparaît que, outre les avancées grecques et romaines en Inde, l'Arabie et les mondes indiens étaient bien connectés et devaient échanger des produits, notamment car les navigateurs de la péninsule arabique avaient connaissance du phénomène de mousson qu'avaient dû leur rapporter les marins indiens. En outre, des témoignages littéraires, comme *Le Périple de la mer Érythrée*, soutiennent ces faits et transcrivent les souvenirs de navires indiens débarqués sur les côtes arabiques. Il apparaît donc que l'interconnexion des mondes arabiques et indiens, relativement ancienne, n'a pas reposé sur les actions grecques et romaines, sans lesquelles les territoires antiques avaient déjà des relations tout à fait établies.

De réelles interconnexions ont d'ailleurs pris place entre les mondes méditerranéens, et notamment par l'intermédiaire romain, comme en témoigne Maurice Sartre dans le sixième chapitre de son ouvrage, intitulé « Vigie en mer Rouge ». Sartre s'appuie sur une inscription romaine retrouvée sur les îles Farasân, points relativement avancés de la mer Rouge, pour illustrer une présence romaine, au II^e siècle de notre ère au moins, au contact des différentes civilisations, et notamment de l'Inde et de l'Arabie. En effet, la seule position occupée par Rome lui permet d'être aux avant-postes du passage des navires, dans cette mer qu'elle considère dès lors comme la sienne dans la mesure où ses différentes parties sont délimitées et nommées par les Romains, fêrus d'encens et d'autres produits locaux qui transitent par cette région, à la croisée des mondes.

La grotte de Ḥōq, située dans l'actuel Yémen, est le sujet qui occupe Maurice Sartre dans son chapitre « Rencontres en mer d'Azania ». Cette grotte, située au carrefour des différents points de rencontre en Méditerranée, atteste – par le biais de traces archéologiques et épigraphiques – de la présence conjointe, durant l'Antiquité, de civilisations indiennes, arabes et grecques, signes que cette grotte constituait un point de passage et d'interconnexion des civilisations en Méditerranée, constituant ainsi un témoignage indubitable de la cohabitation des civilisations et de leurs riches échanges.

L'inscription retrouvée à Palmyre, et qui porte le nom de « Bateau d'Honaînu » – du même nom que le chapitre éponyme de l'ouvrage de Maurice Sartre – témoigne de l'importance de la navigation dans l'Antiquité comme un moyen de faire le lien entre les différents mondes, entre les civilisations, mais également comme moyen de mettre en place le commerce. Ainsi, Maurice Sartre décrit les marchandises, les taxes, les frais de douane qui traduisent l'existence d'une véritable organisation mondiale, au sein de ce petit monde que constituent les territoires situés sur le pourtour méditerranéen.

Dans le neuvième chapitre de son ouvrage, intitulé « De l'or pour l'Inde ? », Maurice Sartre s'intéresse plus particulièrement aux relations maritimes et commerciales qui concernent l'Inde. Ces relations sont si importantes que des auteurs comme Aélius Aristide s'inquiètent de ce que, à force d'exportations, l'Inde ne soit sujette à une complète déforestation. Il apparaît que des céramiques en provenance de tous les mondes antiques – Grèce, Italie, Égypte et Arabie – ont été retrouvées en Inde, ce qui signale la propension de ce territoire à échanger avec les autres peuples de l'Antiquité, mais également son importance sur les plans maritimes et commerciaux. Les Romains pensaient qu'ils pratiquaient de nombreuses exportations avec l'Inde dont ils auraient été les premiers fournisseurs, en vin et en huile notamment, mais les traces archéologiques nous informent également d'échanges très

fournis avec l'Arabie ou encore avec les territoires de l'Est. De fait, les Romains sont bien loin d'être le centre du monde antique dont les différentes parties connaissent une véritable interconnexion.

L'étude plus précise de l'Inde et de sa région se poursuit dans le dixième chapitre de l'ouvrage de Maurice Sartre intitulé « La vie mouvementée de Sôphytos ». Ce dernier, présenté comme un prince indien d'Arachosie, aux IV^e et III^e siècles, est en réalité un fin connaisseur de la langue et des mœurs grecques, ce qui témoigne d'une certaine acculturation de l'Inde à l'univers hellénique, notamment du fait des différents échanges qui existent entre les mondes grecs et indiens au cours de l'Antiquité. Pour autant, l'acculturation aux aires culturelles les plus en vogue, et notamment au monde grec au cours de la période hellénistique, ne signifie pas une disparition des coutumes propres à l'Inde. En réalité, on note une véritable coexistence des mœurs traditionnelles et d'habitudes qui cohabitent avec l'acculturation d'une partie de la population indienne, comme le montrent notamment les motifs reproduits sur la statuaire, signe des étroites relations entre les mondes antiques.

Les relations entre l'Occident – plus précisément la Grèce – et l'Inde se manifestent également sur le plan culturel, comme le signale Maurice Sartre dans son chapitre « Grecs et Indiens entre fables et réalités ». Il apparaît que de nombreux fantasmes grecs portent sur l'Inde et conduisent les récits sur l'Inde à une certaine affabulation qui se rapproche en réalité des *mirabilia* et de l'image que l'on peut se faire de l'inconnu. Malgré tout, les civilisations occidentales, comme les Grecs, connaissent bien l'Inde et de nombreuses colonies grecques avoisinent l'Inde. On ne saurait également oublier le fait que quelques dirigeants grecs, que nous connaissons plus par leur fonction que par leur nom, sont présents sur ce territoire et s'acclimatent culturellement – peut-être pour des raisons politiques – aux us et coutumes de l'Inde, notamment sur le plan religieux. À l'inverse, on note également que le peuple indien a une fine connaissance des systèmes de pensée grecs, et notamment en ce qui concerne l'astronomie dans la mesure où on retrouve des termes grecs adaptés en langue indienne. Malgré tout, sur le plan religieux, les civilisations orientales et occidentales peinent à se comprendre et, si les échanges économiques, ainsi que certains échanges culturels, sont importants, on est loin d'assister à un complet mélange des cultures, et c'est bien l'inconnu qui règne.

Le douzième chapitre, intitulé « Le Sinkiang, charnière des mondes » illustre le multiculturalisme qui caractérise les mondes antiques ainsi que leur grande interconnexion. De fait, les sources littéraires comme archéologiques témoignent d'une grande mixité culturelle et signalent, notamment, la présence d'hommes aux yeux bleus et à la chevelure rousse dans cette région, signe que cette dernière n'est pas restée cantonnée à la représentation caricaturale que l'on pourrait avoir de sa population, mais qu'elle a bel et bien été en contact avec les autres régions du monde, de façon parfois très étroite.

Pour autant, certaines relations étroites s'avèrent plus fictionnelles que réelles comme le montre Maurice Sartre dans son treizième chapitre intitulé « Les soi-disant routes de la soie ». Il apparaît en réalité que celles qu'on nomme « routes de la soie », si elles ont vu un jour transiter une caravane de soie, se trouvaient empruntées pour bien d'autres produits qui ne se réduisaient pas à la seule soie. En outre, les échanges économiques chinois – quoique relativement soutenus avec la Grèce comme l'illustre le fait que plusieurs amphores grecques aient été retrouvées en territoire chinois – sont en réalité assez peu importants vis-à-vis de l'Empire romain, dans la mesure où Rome aurait trouvé le moyen de fabriquer sa propre soie, comme en témoignent certaines sources littéraires. En sus, on n'a pas retrouvé de traces de monnaie romaine en Chine. Il apparaît donc que si certains échanges culturels et économiques

ont pu être minimisés, ce n'est certainement pas le cas de la soie dont le commerce semble avoir fait l'objet d'un fantasme hyperbolique à certains égards.

Si les échanges entre l'Occident et la Chine tendent à être réguliers mais également relativement importants, comme le montre Maurice Sartre dans son quatorzième chapitre intitulé « L'ambassade d'Andoun », on note également une certaine méconnaissance réciproque de la part de ces territoires. En effet, les récits historiques chinois qui abordent l'Occident élargissent à tout l'Empire romain une vision spécifique constatée dans une aire territoriale précise. De même, les échanges ambassadeurs entre la Chine et l'Occident ne sont pas si fréquents, et certaines représentations occidentales du monde chinois sont biaisées. En conséquence, on constate que les relations entre ces deux parties du monde ne sont pas véritablement directes – même si cela a pu se produire – mais passent davantage par des peuples intermédiaires chargés de faire le pont entre ces mondes et de les connecter, créant ainsi un grand monde antique.

Toutefois – comme le montre le dernier chapitre intitulé « Empires en conflit » – il apparaît que ce n'est pas l'entente qui caractérise de manière pérenne ces différents territoires. Ainsi, Rome et la Perse se sont longuement opposées à partir du règne d'Auguste, et ce jusqu'au VI^e siècle ap. J.-C. au moins. En conséquence, certains territoires étaient forcés de prendre parti ce qui pouvait, à bien des égards, déséquilibrer les dynamiques territoriales en place. Il faut garder à l'esprit que ce sont avant tout les dissensions religieuses qui ont été la source d'affrontements, illustrant ainsi que, malgré des interconnexions évidentes, la globalisation n'est toutefois pas telle, dans l'Antiquité, que des territoires ne puissent se passer du contact d'autres. Bien au contraire, le caractère régulier de certains affrontements et autres désaccords ont pu déstabiliser les grands empires antiques.

En conclusion de son ouvrage, Maurice Sartre rappelle la grande connexion qui existe entre les mondes antiques, même s'il précise que l'ère de la globalisation est encore loin d'être advenue. Toutefois, il apparaît que les Anciens – mêmes s'ils n'avaient pas les moyens d'atteindre l'Amérique – imaginaient qu'il devait exister une terre non explorée entre l'Asie et l'Europe, ce qu'ils estimaient à juste titre et qui illustre la grande capacité des peuples antiques à observer le monde alentour. Maurice Sartre signale enfin, avec humilité, son intime conscience de s'être intéressé davantage aux lectures latines et grecques du monde, illustrant ainsi une conception du monde centrée sur l'Europe, ce qu'il n'a pas été amené à faire par conviction personnelle, mais en raison d'une réelle inégalité de sources primaires disponibles.

En définitive, ce remarquable ouvrage, que la richesse du savoir proposé rend d'autant plus docte, semble s'adresser à un public cultivé, capable de saisir avec exactitude et finesse le raisonnement proposé par Maurice Sartre. Pour autant, cet ouvrage devrait pouvoir s'adresser au plus grand nombre afin que tous soient en mesure de constater la richesse des mondes antiques qui s'avèrent extrêmement proches de nos civilisations contemporaines. Pour ce faire, on pourrait imaginer des renvois plus systématiques aux cartes qui figurent en fin d'ouvrage, et qui pourraient être disséminées au sein même des chapitres afin de rendre plus facile au lecteur le repérage topographique.

L'une des forces de cet ouvrage tient à son organisation : chaque chapitre part d'un cas particulier – souvent une anecdote – que Maurice Sartre explore et qui lui permet, *in fine*, de mettre en place un raisonnement à valeur générale. Si on peut parfois regretter que les conclusions des différents chapitres se recoupent, la richesse et la diversité des aires culturelles explorées n'est pas à négliger. Ce sont notamment les très beaux clichés qui figurent au centre de l'ouvrage qui permettent au lecteur d'avoir une représentation claire des artefacts auxquels Maurice Sartre fait régulièrement référence, dans son ouvrage qui se

présente comme la somme d'un savoir précis et étendu. Le lecteur, immédiatement stimulé, regrette presque que la bibliographie ne soit pas un peu plus dense afin de pouvoir poursuivre son parcours en immersion dans l'interconnexion des mondes antiques, un parcours qui illustre une véritable modernité des Anciens ainsi que l'étendue de leur science, à l'image de celle que Maurice Sartre nous fait partager au fil de son ouvrage.

Adrien Bresson
© Antiquité-Avenir